

Jean-François Jourdan-Vezia

LES CHRONIQUES DE LA FAMILLE DE QUENT

Première partie - Le Baron De Quent



Jean-François Jourdan-Vezia

Les Chroniques de la
famille De Quent

Première partie - Le Baron De Quent

© Jean-François Jourdan-Vezia, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-2341-2

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mes grands-parents. Puissent-ils être heureux, où qu'ils soient.

« Conquérir, c'est anéantir. Gouverner, c'est commander. Décider, c'est subir.
Mais je préfère être aux ordres de ma volonté qu'obéir à celle d'un autre. »

Harald De Quent, fondateur du royaume de Provencia.

Prologue

Bonjour

Entrez je vous prie. Installez-vous en face de moi.

Oui, oui, c'est à vous que je parle.

Vous avez bien cherché à connaître cette histoire à travers les années ?

Comme quoi, on ne se méfie jamais assez de ses souhaits.

Pardonnez à un vieil homme, ses commentaires douteux, voulez-vous !

Trêve de plaisanterie. Asseyez-vous confortablement. Baissez un peu la lumière. Prenez un verre de vin et surtout, tenez éloignées les âmes sensibles.

Ce que je vais vous conter n'est pas pour toutes les oreilles.

Cette histoire se passe dans un monde lointain, rêvé pour certains ou ayant existé pour d'autres. Il s'agit de vengeance évidemment, mais également de bien plus.

De cendres et de fureurs. D'espoirs et de trahisons. D'ambitions démesurées. De rédemption ou de malédiction.

Réalité ou conte imaginaire ? Je vous laisserai juge à la fin de mon récit.

J'étais un tout jeune homme quand j'ai rencontré, pour la première fois, les De Quent.

Mais il me faut narrer par son commencement.

Et comme débutent toutes les histoires

Il était une fois...

L'éclat d'une lame alerta le duc de la Traine. Du coin de l'œil, il vit fondre une lance résolue à lui perforer le crâne. Dans un recul désespéré, il se laissa tomber de sa selle. Aussitôt, deux autres guerriers entreprirent de mettre fin à sa courte carrière de noble. Le duc dévia la première attaque de son sabre de cavalerie mais fut frappé par la seconde. Il crut sa dernière heure survenue quand l'ombre imposante de son camarade le recouvrit et que sa large épée à double lame para le coup destiné à lui transpercer l'estomac. Dans un large moulinet, le capitaine décapita l'agresseur et aida son compagnon à se relever.

— Ils sont trop nombreux, haleta le duc, sa moustache aristocratique transpirante de sueur.

— On va les avoir. Ils ne sont pas aussi forts qu'ils le croient, le rassura le grand guerrier blond au sourire si éclatant.

Les deux hommes se mirent en position pour affronter un nouvel assaut. Dos à dos, l'officier balayait ses ennemis de larges frappes successives tandis que le noble transperçait les imprudents. Les deux compagnons de toujours, dont l'un venait d'être récemment anobli, avaient l'habitude de guerroyer. À mesure que les secondes s'égrenaient, les corps de leurs ennemis commencèrent à s'empiler autour d'eux. Leur résistance apporta du réconfort à la troupe ducale qui se relança dans le combat avec une vigueur nouvelle. Rapidement, les pillards renoncèrent à leur butin afin de se garantir un surplus d'existence.

— Mais par où sont-ils venus ? demanda le seigneur du duché.

— Ils ont traversé les terres du duc de Argentis. C'est étonnant, normalement, ils n'auraient pas dû pouvoir passer.

— Rappelle-moi d'avoir une discussion avec Arfold de Argentis.

Tout en contemplant le champ de bataille, le duc se demandait la raison de ces nombreuses incursions. Dans une grimace de douleur, il allait remonter à cheval quand un messager se précipita à son rencontre.

— Seigneur, vous devez absolument revenir à votre château.

— Pourquoi, que se passe-t-il encore ?

— La Citadelle a été attaquée par les clans, déclara le jeune homme. Le baron a besoin d'aide.

Décontenancé par cette nouvelle, il croisa le regard de son ami et partagea le même instant de panique. Le noble compta ses maigres effectifs. Il sut immédiatement qu'il n'avait pas suffisamment d'hommes. « On ne doit pas perdre de temps. Notre nombre devra suffire. »

— À cheval ! Que la troupe nous rejoigne. Nous partons.

— Nous ne sommes pas assez nombreux, insista le capitaine.

— Je le sais bien, parbleu ! Mais nous devons secourir notre seigneur. Les autres nous rejoindront en cours de route. Dépêchons-nous.

Le duc se jucha sur son destrier, l'armure visqueuse du sang de ses victimes. L'inquiétude vissée sur le visage, il se remémora l'instant où tout avait débuté, trois ans auparavant.

Chapitre Premier

— Rendez-vous ou vous mourrez ! ordonna le baron, le visage rouge de fureur. Comment espériez-vous nous battre ? À peine une vingtaine contre ma compagnie.

— Toi et tes semblables ! Vous avez arraché leur terre à nos ancêtres. Nous n'arrêterons jamais de vous combattre.

— Mes gens n'avaient rien fait. Quels désagréments leurs cultures ou leurs élevages ont-ils bien pu vous causer ?

— Votre civilisation insulte nos anciens. Vous avez bâti vos villes sur les nôtres. Je te crache dessus ainsi que sur les tiens.

— Où est le reste de votre pitoyable bande et qui la dirige ? reprit le seigneur, peu désireux de poursuivre cette discussion, sentant sa patience s'évaporer plus rapidement encore qu'un songe lors du réveil.

— Trom, premier fils de la sœur d'Arfang, est notre chef. Il te tuera. Alors, nous reprendrons ces biens qui nous appartenaient.

— Toujours le même discours de haine. Tu pérores comme un oiseau hâbleur des harems d'Antriane. Incapable de voir plus loin que la guerre. Tu aspiras tant que cela à la mort ? Très bien, désir exaucé, déclara froidement Brennus.

La lame en acier s'enfonça de plusieurs centimètres dans la gorge du combattant, faisant jaillir une giclée pourpre du fluide vital sur les bottes de son exécuter. Tandis que le baron Brennus De Quent contemplait son ennemi rendre un dernier soupir et qu'il essuyait sa lame sur la tunique du moribond, une pensée vint s'imposer. « Les jeunes guerriers n'écoutent jamais ce qu'on leur dit. S'ils l'avaient fait, ils seraient en train de respirer plutôt que de voir leurs tripes servir de nourriture à leur précieuse terre. »

— Mon seigneur ! Que faisons-nous des corps ?

— Brûlez-les. On évitera les maladies et cela fera un bon engrais pour les céréales.